

devenez Collectionneur

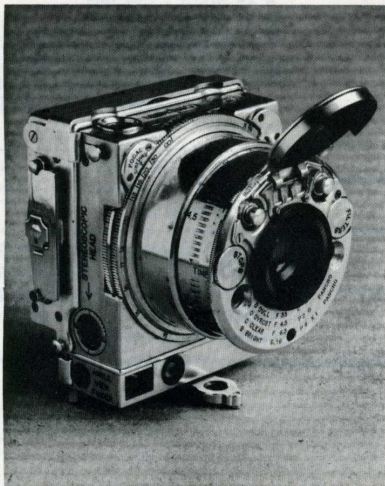
QUATRE 24x36 HORS DU COMMUN

par Bernard VIAL

De nos jours, la grande majorité des appareils que le marché propose aux amateurs est du format 24 x 36, et ces appareils presque sans exceptions, font partie de l'une des deux principales familles qui se partagent les catalogues : le Reflex à prisme, ou le « Compact » avec ou sans télémètre. Beaucoup de jeunes et certainement aussi de moins jeunes, doivent sans doute s'imaginer que les appareils de petit format ont toujours ressemblé à l'une de ces deux familles, auxquelles s'ils ont quelques connaissances un peu plus anciennes, ils ajoutent les beaux appareils à télémètre couplé et optiques interchangeables, qui s'appelaient Foca, Contax, etc., et surtout Leica, dont l'actuel M5 est l'unique survivant de ce type, poussé dans ce modèle, à la plus extrême perfection. Mais avant d'en arriver à ce point de standardisation, les constructeurs ont exploré beaucoup d'autres voies différentes, et cela nous permet aujourd'hui de rechercher ces modèles si curieux auxquels vont toujours les préférences des collectionneurs. Dans cet article je me propose de vous en présenter quatre, qui ont chacun une originalité si marquée, qu'on ne peut après les avoir vus seulement une fois, les confondre avec d'autres.

Voici d'abord le premier. C'est un suisse. L'industrie helvétique n'a jamais été aussi prolifique en appareils photo, que sa très haute technicité aurait pu le faire penser. On a l'impression que nos voisins ont préféré laisser cette branche aux Allemands, se réservant pour eux l'horlogerie et aussi le cinéma. Il y a fort peu d'appareils suisses, aujourd'hui comme hier d'ailleurs.

Le Compass de Jeager-Lecoultre



Ce sont tous, et cela n'étonnera personne, des appareils de haute précision et d'un fini de fabrication extrêmement poussé. Mais ce qui est beaucoup plus surprenant, et surtout plus inattendu, de la part de gens réputés aussi pondérés, raisonnables, et sérieux que nos amis suisses, c'est qu'il y ait parmi ces quelques appareils, une proportion considérable de modèles étranges, curieux, on peut même dire bizarres. Connaissez-vous par exemple l'étonnant BIFLEX 35, dans lequel, comme dans une caméra 8 mm, on impressionnait d'abord la moitié de la largeur du film, qu'on retournait ensuite pour impressionner l'autre moitié. Tout cela pour obtenir des images de 1 x 1 cm. Je pourrais vous parler aussi du TESSINA 18 x 24 mm, dans lequel l'image est renvoyée par un prisme, avant d'arriver au film, conditionné en chargeurs spéciaux. Mais le plus original et le plus connu des appareils suisses — sur le plan collection, s'entend —, est sans contredit l'extraordinaire **COMPASS** dont je vais vous parler maintenant. Regardez-en d'abord la gravure. Sa silhouette fait plus penser à un gadget mis au point pour James Bond, qu'aux appareils familiers que nous emportons en promenade, mais quand je vous en aurais décrit les caractéristiques, vous verrez qu'il est difficile de croire qu'on a pu loger dans ce petit boîtier qui tient dans le creux de la main, autant de perfectionnements différents. Le constructeur de ce véritable bijou est Jeager-Lecoultre de Genève, dont le nom est familier à des millions d'automobilistes qui le lisent sur les instruments du tableau de bord de leur voiture. Le **COMPASS** date de 1937. Le boîtier est entièrement chromé et diamanté de façon à ce que les empreintes digitales n'y marquent pas. On le met en batterie en l'inclinant vers le bas, et en verrouillant l'avant, une fois dégagé. L'objectif est un 3,5 de 35 mm, généralement de Kern, et son petit couvercle que vous voyez relevé sur la photo, porte une fois rabattu, une table de profondeur de champ. Autour de cet objectif, toute une mécanique commandant un jeu de trois filtres colorés, pouvant venir se placer sous les lentilles, des diaphragmes rotatifs allant de 3,5 à 16, et surtout un extraordinaire obturateur, rotatif lui aussi, qui donne une gamme de vitesses extrêmement étendue, du 500° à 4 secondes et demie. On voit que les constructeurs sont des horlogers, à la façon d'armer cet obturateur par un remontoir rappelant celui d'une montre. Jeager-Lecoultre poussant le raffinement dans les plus petits détails, a voulu que chaque utilisateur ait un appareil sur lequel les indications soient portées dans sa propre langue, et c'est ainsi qu'il y eut des Compass avec inscriptions en français, d'autres en anglais, et d'autres enfin en allemand. Sous l'objectif et l'obturateur, on voit les deux fenêtres du télémètre et celle du viseur. Télémètre couplé bien entendu, commandé par la grosse monture héliocoidale qui entoure le porte-objectif.

Voilà pour les caractéristiques essentielles, mais viennent maintenant tous les petits détails qui font vraiment de cet appareil une pièce unique. Tout d'abord un posemètre optique à gamme de gris décroissante, donnant le temps de pose pour une émulsion standard, ensuite un viseur d'angle, permettant de photographier en visant à 90 degrés, un niveau d'eau sur la face supérieure de l'appareil, une tête stéréoscopique sur un côté, une tête panoramique de l'autre, avec repaires crantés

pour qu'en pivotant l'appareil embrasse chaque portion de l'horizon, sans chevauchement ni espace. Et puis le dos, ou plutôt les dos interchangeables, car le Compass était livré soit avec un dos à plaque et verre dépoli, soit avec un dos à pellicule. Une étrange pellicule de 6 vues, mesurant exactement 24 x 36 mm, mais inscrites verticalement sur la bande, contrairement à ce que fournit le film de 35 mm. Les derniers films spéciaux fabriqués pour l'appareil, le furent par Lumière aux environs de 1960. Bien sûr, l'enroulement du film était automatique, et un petit compteur indiquait le nombre de vues prises.

Il faut avoir eu en mains cet appareil pour apprécier l'étonnante beauté de sa fabrication, et aussi son seul, mais important défaut pour un engin destiné à prendre des photos : on ne savait vraiment pas par quel bout le prendre pour opérer. Évidemment maintenant qu'il n'existe plus de films pour lui, cela ne nuit en aucune façon à l'intérêt énorme que lui portent les collectionneurs. On a vraiment l'impression que c'est un appareil qui a été fait spécialement pour eux. Je n'ai trouvé aucun catalogue français de cette époque sur lequel il figurait, et ne peux donc vous dire le prix qu'il valait. Assurément, ce devait être un appareil très cher, ne serait-ce que par le raffinement de sa fabrication. C'est en tout cas, vous en conviendrez, un 24 x 36 qui ne ressemble vraiment pas aux autres.

Passons maintenant à un autre monstre sacré de la collection : le **CONTAFLEX 1935** à deux objectifs de Zeiss-Ikon. A cette époque-là, deux types d'appareils se partageaient les faveurs des amateurs avertis, le petit format à télémètre couplé et optiques interchangeables, et le reflex 6 x 6 à deux objectifs. Or, dans ces deux types, ce n'était pas Zeiss-Ikon qui détenait le premier rang. Le Leica était très souvent préféré au Contax, et le Rollei devançait de beaucoup plus loin encore, l'Ikoflex. Zeiss en conclut qu'en réunissant en un seul modèle les avantages des deux autres, on obtiendrait un appareil qui du même coup, les surclasserait tous les deux. Et c'est ainsi que naquit l'idée et la réalisation du **CONTAFLEX**. Je ne peux m'empêcher d'être toujours en admiration devant ceux qui conçoivent d'aussi beaux appareils. La fabrication, elle, dépend surtout de la qualité de l'outillage, mais la conception, le dessin d'appareils aussi complexes, me laissent toujours rêveur devant l'espèce de génie de la mécanique de ceux qui les ont imaginés. Et le fait est, que dans le Contaflex, on atteint vraiment les sommets. Le plus gros problème que tint à résoudre Zeiss, fut celui d'obtenir à la visée, une image de grandeur et de luminosité équivalente à celle d'un reflex 6 x 6. Il eut été beaucoup plus facile de coupler deux objectifs de la même focale de 5 cm, adoptée pour le 24 x 36, mais on n'aurait eu alors à la visée qu'une petite image de la grandeur d'un timbre-poste ; alors que le Contaflex nous offre une très grande image de 4,5 x 6 cm, soit donc la même surface utile que dans un Rollei, et cela grâce à l'objectif de visée de 8 cm de focale dont il est équipé. De plus cette image renvoyée, non sur un simple verre, mais sur une lentille plan-convexe dépolie, est extrêmement lumineuse beaucoup plus en tout cas, que dans les autres reflex de l'époque.

Seulement, c'est à cause de cette longue focale du viseur — aujourd'hui les collectionneurs vous diront que c'est plutôt grâce à elle —, car ils raffolent de ces étrangetés, que la construction de l'appareil devint particulièrement complexe. Tout d'abord le volume et le poids sont énormes pour un 24 x 36. Il frise les deux kilos, et sa taille dépasse celle de beaucoup de 6 x 6. Il est vrai que Zeiss a tenu à ce que son Contaflex réunisse tous les perfectionnements que l'on pouvait imaginer en 1935. En premier lieu, une cellule photo-électrique incorporée. Ce fut la grande nouveauté, car cela ne s'était encore jamais vu. Zeiss tint également à ce que son reflex possédât comme le Contax, l'interchangeabilité des objectifs. Alors là, le problème se corse vraiment, car il fallait coupler des objectifs de focales différentes à un viseur qui lui, gardait toujours sa focale initiale de 8 cm. Zeiss réussit pourtant ce tour de force, et livrait pour le Contaflex, en plus du 5 cm standard, des Triotar ou des Sonnar de 85 mm, un Sonnar de 135 mm, et même un grand angulaire, le Biogon 2,8 de 35 mm, ce dernier nécessitant un viseur auxiliaire. Les champs couverts par les objectifs de 85 et de 135 étaient gravés sur le dépoli du viseur. Comme dans ce type d'appareil, la prise des vues verticales présente forcément quelques difficultés, Zeiss eut l'idée de remplacer les parois avant et arrière du capuchon par les lentilles d'un viseur Albada, sur lequel on retrouve gravé le champ donné par le 85 mm. Quant aux optiques de focale normale, ce



Le Contaflex (1935) de Zeiss-Ikon

sont celles du Contax, mais évidemment en monture spéciale. On rencontre parfois le simple Tessar 2,8, le plus souvent le Sonnar ouvert à f/2, mais aussi le Sonnar f/1,5, ouverture extraordinaire pour l'époque, et qui était la fierté des usines Carl Zeiss. Le prix des modèles équipés de ce Sonnar 1,5 était lui aussi un sujet d'étonnement. En 1939, il était l'équivalent de celui d'une voiture. Ses heureux possesseurs appartenaient plutôt aux 200 familles qu'aux classes laborieuses. Celui de l'empereur Bao-Dai est encore célèbre dans beaucoup de mémoires. L'obturateur du Contaflex est assez voisin de celui des premiers Contax. Il s'agit d'un obturateur à rideau métallique et défilement vertical. Les vitesses vont de la demi-seconde aux 1 000^e, avec en plus un dispositif de retardement. L'emploi de cet obturateur n'est pas d'une simplicité enfantine. En effet, les différentes vitesses sont réparties en 4 groupes, parmi lesquels il faut d'abord choisir. Ce choix fait, il faut amener devant la vitesse désirée, un point rouge si celle-ci est gravée en rouge, ou un point noir si c'est en noir qu'elle est inscrite. Disons enfin que la complexité de l'appareil n'eut aucune influence fâcheuse sur sa robustesse. J'ai en mains un de ces Contaflex, âgé maintenant de trente-cinq ans, et sur lequel tout fonctionne comme au premier jour, y compris la cellule, ce qui en passant, nous renseigne sur la longévité d'un posemètre au sélénium bien construit.

On ne sera sans doute pas surpris que le Contaflex ne fut fabriqué qu'à un nombre restreint d'exemplaires. Son poids, son volume, son emploi délicat, et surtout son prix, tout contribua à ce qu'il n'ait qu'une diffusion très faible. On peut d'ailleurs penser à juste titre, que le but réel de Zeiss en le fabriquant, n'était pas d'en vendre des milliers, comme ce fut le cas pour le Contax, mais de montrer au monde entier ce dont étaient capables les techniciens de la firme. Il reste aujourd'hui que ce Contaflex à 2 objectifs a vraiment toutes les qualités qui peuvent faire de lui la super vedette d'une collection.

Après vous avoir parlé de ces deux très grands noms, je vais vous entretenir plus brièvement maintenant, de deux autres appareils, qui pour être infiniment moins célèbres, n'en possèdent pas moins des caractéristiques assez originales pour mériter qu'on s'y arrête un instant.

L'été dernier, j'ai passé de bons moments au jardin à regarder à la jumelle des rouges-gorges qui avaient fait leur nid sur la

BEIRA

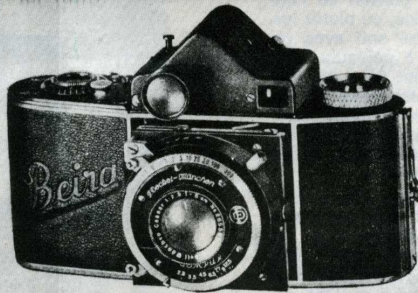
MODÈLE II
24 x 36 mm

équipé avec des objectifs de
marque, de qualité, et avec

le MONOCULAIRE à prisme OKULA

couplé à l'objectif, permettant la mise au point rapide et impeccable, sans avoir besoin de rechercher la juxtaposition ainsi qu'elle est nécessaire avec les télémètres. Le MONOCULAIRE OKULA permet de voir le sujet grossi et rapproché, ainsi que l'on pourrait l'observer avec une bonne jumelle à prisme, c'est-à-dire une image claire et brillante et surtout agrandie, il remplit ainsi l'office d'un REFLECTEUR. A côté du MONOCULAIRE, le viseur normal. Construction robuste, d'un fini irréprochable, le Beira, livré avec optique de cho x et de haute qualité technique, obtient un succès mérité auprès des Amateurs du petit format.

PRIX, avec objectif CASSAR f : 2,9 de Steinheil	frs : 1.300
avec objectif XENAR f : 2,9 de Schneider	frs : 1.420
avec objectif ELMAR f : 3,5 de Leitz	frs : 1.525



Et je vais pour terminer cet article, vous parler d'un modèle français beaucoup plus récent, puisqu'il s'en trouve encore chez un grossiste, il y a moins de dix ans. Ceci me permet de redire aux nouveaux collectionneurs, que dans le genre qui nous occupe, l'âge est bien loin d'être le principal critère d'un appareil. Un engin étrange comme le MECILUX dont je vais vous entretenir, présente beaucoup plus d'intérêt et de valeur, bien que très récent, que par exemple un folding 9 x 12, six fois plus âgé que lui, dans lequel rien ne s'écarte de la banalité classique de construction. Un litre de rouge de 9,5° ne deviendra pas un grand cru parce qu'il sera resté quarante ans dans votre cave !

Donc, ce MECILUX fut fabriqué à Lyon aux environs de 1960, par un habile constructeur nommé Lachaize, que les professionnels connaissaient déjà pour son magasin de 150 vues destiné au Rolleiflex, et dont la précision de fabrication était remarquable. A première vue, l'aspect de l'appareil aux lignes futuristes est assez déroutant, mais en dehors de son allure extérieure, il est surtout intéressant parce que plein d'astuces.

charpente d'un abri, puis je me tournais vers des hirondelles qui papotaient sur les fils électriques, enfin j'examinais sans risque un nid de guêpes dans un arbre creux. Spectacle assez effrayant quand avec les jumelles, on a l'impression de se trouver à un mètre de ce grouillis bourdonnant. Et chaque fois que je passais d'un sujet à un autre, il fallait évidemment que je règle la mise au point de mes jumelles, ceci avec une très grande précision, si l'on veut avoir une image extrêmement nette. Et je me disais qu'il y aurait là un système de mise au point qui serait parfait sur un appareil de photo. Plus de coïncidence à faire comme avec un télémètre, plus de dépoli qui mange beaucoup de lumière, et introduit du grain, mais une image toujours claire et qu'il suffit de rendre nette. Dans la paisible somnolence des après-midi d'été, je me laissais aller à rêver que j'avais découvert le système idéal de mise au point ; je m'imaginais brevetant ma trouvaille, pour laquelle un magnat de l'industrie japonaise venait m'offrir un pont d'or, en se récriant sur le génie inventif des Français.

Puis l'automne arriva, les rouges-gorges avaient quitté le nid, les hirondelles étaient parties pour l'Afrique, et moi j'avais un peu oublié ma géniale invention. Revint le temps de la lecture, que je consacrais en partie, à parcourir d'anciens numéros de *Photo-Revue*, à la recherche de documentation pour d'autres articles. Or, un jour, je tombais dans un numéro de 1934, sur la publicité dont je vous donne ci-joint la reproduction. Ma découverte de l'été avait plus de quarante ans ! J'écarquillais les yeux devant ce BEIRA II, dont j'ignorais tout jusque-là. Certes, la marque BEIER ne m'était pas inconnue, puisque cette firme située maintenant en Allemagne de l'Est, livrait tout récemment encore, un petit 24 x 36 simple, la Beirette, après avoir fabriqué quelques années plus tôt, des pliants 6 x 9 et 6 x 6, sous les noms de VORAN, BEIRAX et PRECISA. Michel Auer, dans son catalogue, montre un Beira 24 x 36 de 1932. C'est de ce premier modèle très simple et très classique, qu'est issu ce BEIRA II sur lequel une longue-vue est couplée à l'objectif. Je n'ai plus rencontré cette publicité dans d'autres numéros, et n'ai jamais vu l'appareil ni en magasin ni sur catalogue. On peut donc supposer qu'il n'eut que bien peu de succès. Notre cher Fernand Reynaud aurait sans doute pu suggérer qu'il devait peut-être y avoir « comme un défaut », dans notre mirifique invention, à Beier et à moi. C'est bien possible. Je ne suis pas assez technicien pour me prononcer. En tout cas, l'idée, que je sache, ne fut jamais reprise et le BEIRA II ne paraît pas avoir marqué un tournant dans l'histoire de l'appareil photo. Il n'empêche que je serais vraiment heureux si les hasards de la recherche me mettaient en présence de ce curieux modèle. Seul dans cet appareil, est original le mode de couplage de l'objectif, mais comme il s'agit d'un système de mise au point réellement unique, cela suffit largement pour en faire une pièce de collection peu banale.

Je vous cite en premier lieu, l'une d'elles, qui si elle avait été généralisée sur les 24 x 36, aurait évité à tous leurs possesseurs de gâcher au moins une fois dans leur vie, un film par étourderie : quand vous avez chargé votre appareil et refermé le dos, eh bien, c'est fini, vous ne pourrez plus l'ouvrir avant d'avoir pris toutes vos vues et réembobiné le film. Que ceux à qui il n'est jamais arrivé de refermer précipitamment leur appareil en s'apercevant qu'il était plein, osent venir me dire qu'il ne s'agit pas là d'une trouvaille intéressante. Si l'on désire éventuellement couper un morceau de film pour le développer, il faut connaître le secret qui permet de libérer le verrou que la mise en place du film a bloqué. Mais le constructeur insiste surtout sur le système « Emuldivit » qu'il avait mis au point, et qui permettait selon une rapidité de film donnée, de régler instantanément vitesses et diaphragmes, simplement en affichant sur l'appareil, le temps qu'il faisait : sombre, clair, gris, etc. Si vous vouliez opérer dans des conditions anormales, telle qu'une vitesse trop rapide par mauvais temps, vous vous heurtiez à un blocage qui vous l'interdisait. L'appareil était doté d'un flash incorporé, chose déjà courante à l'époque, mais ce qui l'était beaucoup moins, était que l'ouverture du flash donnait automatiquement la vitesse de synchronisation, et qu'il suffisait d'amener la distance, devant le type de lampe employé, pour que soit réglé le diaphragme. →

Le Mecilux de Lachaize

